

Visite de Provins le 30 avril 2018

« Ils s'enfoncent au creux des routes
Avec leur pain trempé de pluie »

Brève présentation de l'histoire de la ville.

Le territoire de la commune de Provins, comme celui des communes environnantes, est occupé depuis une époque très ancienne puisqu'on trouve des industries du Paléolithique Moyen, notamment des bifaces et du débitage Levallois, sur les coteaux dominant les vallées de la Voulzie et du Durteint, aux abords de l'agglomération. Plus tard les lieux sont occupés par les populations du Néolithique comme l'atteste, entre autres, la présence de lames de haches polies, grattoirs, tranchets et pointes de flèches. Si une occupation préhistorique a existé sur le site de la ville elle-même, les traces en ont été effacées par l'urbanisation, ou sont profondément enfouies.

Contrairement à ce qu'on lit parfois, rien n'atteste l'origine romaine de Provins, on sait depuis le XIXe siècle que l'*Agendicum* des *Commentaires* de César est Sens et non Provins. L'intervention de l'empereur Probus sur le site est fantaisiste.

Des tombes mises à jour lors de travaux de fondation pour les nouveaux bâtiments du lycée, dans les années 1960, révèlent, en revanche, une présence mérovingienne sous forme de nécropole. La découverte, à cette occasion, d'une plaque-boucle du VII^e siècle ornée de filigranes d'argent, depuis déposée au Musée de Provins et du Provinois, représente actuellement la plus ancienne trace archéologique d'occupation de Provins pour les temps historiques.

Un bâtiment fortifié dut occuper assez tôt l'éperon rocheux dominant la ville basse : un capitulaire de Charlemagne signale l'envoi de deux *missi* au *Pagus provinensis* en 802, il constitue la première attestation historique de Provins dans les textes. Ce capitulaire sera renouvelé par Charles le Chauve en 864, et peu après on y frappe, pour une courte durée, les premières monnaies portant le nom de la ville entre 877 et 883, ces émissions impériales sont au nom de Louis II ou Louis III. Rien n'est formellement attribuable à cette haute époque dans les restes architecturaux.

Après une formation complexe, le comté de Champagne prend une grande importance, au point de menacer au XII^e siècle le pouvoir royal. La politique avisée des comtes met en place un cycle de foires en Champagne, véritable carrefour du commerce européen, qui trouve son apogée aux XII^e et XIII^e siècles : deux foires annuelles à Provins, deux à Troyes, capitale du comté, une à Lagny et une à Bar sur Aube, les foires durent environ 6 semaines, se succèdent et s'étendent donc sur presque toute l'année. Les marchands viennent de Flandre, d'Italie du Nord, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse et de diverses provinces de France. Depuis le Xe siècle, la frappe de monnaies, féodales cette fois, a repris et le denier provinois, avec son motif au peigne caractéristique, est d'une fiabilité très appréciée. Mais, en 1284, par le mariage de Jeanne de Navarre, héritière du comté, avec Philippe le Bel, qui devient roi l'année suivante, la Champagne est rattachée au royaume de France. Vers la même époque, des crises économiques et, surtout, la modification des itinéraires commerciaux sonnent le glas des foires et entraînent le rapide déclin de la ville qui perd définitivement son atelier monétaire.

Promenade et monuments.

Avenue du général de Gaulle, rue Maximilien Michelin

La Tour du bourreau

Cette tour, qui fait partie du système défensif de la ville basse, date du XIV^e siècle. Elle a été modifiée et a servi plus tard et durant une période mal définie de résidence au bourreau, d'où son nom. Elle appartient aujourd'hui à la Société d'Histoire et d'Archéologie de l'Arrondissement de Provins et sert, entre autres, de lieu de réunion à son conseil d'administration.

rue Saint-Nicolas

L'église Saint-Nicolas

On monte en longeant un mur derrière lequel se trouvait « le Martroy », le plus important cimetière

de la ville haute au Moyen Age. La rue tire son nom d'une église qui s'y trouvait, attestée dès le XIIe siècle, un chapitre de chanoines y est fondé au début du XIIIe siècle. A une époque plus tardive l'église fut le théâtre de pratiques censées favoriser le mariage : « Saint Nicolas, mariez vos filles, ne m'oubliez pas » devait-on prononcer en remuant le loquet de la porte.

Au sommet de la côte Saint-Nicolas, on arrive à l'emplacement de l'ancienne porte Hodois, qui permettait de passer de la basse à la haute ville, cette dernière ayant sa propre muraille. C'est aussi le point de départ du rempart qui ceinture la ville basse, nettement moins imposant que celui la ville haute, et conservé très partiellement. En fait la ville connut au moins trois remparts successifs : des deux premiers, en ville haute, aux X-XIe et XIIe siècles, il ne reste presque rien, mais aux XIII-XIVe siècles des remparts beaucoup plus vastes entourent à la fois la haute et la basse ville, ce sont ceux qui subsistent.

rue Jean Desmaret

La Tour de César

Ce nom fantaisiste fut donné à ce bâtiment militaire par des érudits des siècles passés qui voulaient voir à tout prix dans Provins une fondation romaine. En fait la tour, qu'on appelle parfois le donjon, était jadis désignée sous le nom de « Grosse Tour », « Tour du Comte », « Tour du Roi », « Tour des Prisonniers ». Le comte de Champagne la désigne simplement comme *sa* tour dans ses actes. Elle date de la seconde moitié du XIIe siècle et fut bâtie par le comte Henri le Libéral. Erigée sur une motte, de plan complexe, elle n'avait pas vraiment de fonction défensive et ne servait pas d'habitation seigneuriale, le comte disposant d'un vaste palais. C'était un édifice de prestige destiné à manifester la puissance comtale, elle servit cependant très tôt de prison. Le sommet de la tour et les quatre tourelles ont reçu tardivement (début XVIIe) un toit, c'est à la même époque qu'on y a transporté les cloches de la collégiale Saint-Quiriace, toute proche.

Hugo et Balzac

Le 27 juillet 1835, en voyage avec sa maîtresse Juliette Drouet, Victor Hugo visite Provins et écrit à sa femme Adèle : « Il y a quatre églises, une porte de ville fort belle, un donjon avec quatre tourelles en contreforts et une enceinte de murailles et de tours ruinées, le tout répandu de la façon la plus charmante sur deux collines baignées jusqu'à mi-côte dans les arbres. Et puis force vieilles maisons encore pittoresques. J'ai dessiné le donjon que je te montrerai. Je l'ai visité. Il me servira beaucoup. » L'auteur pense en effet depuis longtemps à un roman qui ferait pendant à *Notre-Dame de Paris* : *la Quiquengrogne*. Dans *Notre-Dame de Paris*, la cathédrale, « personnage » central, représentait le « Moyen Age sacerdotal » ; dans *La Quiquengrogne*, « le donjon », c'est-à-dire la Tour de César, illustrerait le « Moyen Age féodal ». Malheureusement pour Provins, le projet de l'auteur tourna court.

Parmi les écrivains de l'époque romantique, n'oublions pas Balzac qui situe à Provins un de ses romans de sa *Comédie Humaine*, il s'agit de *Pierrette*, récit sombre et puissant publié en 1840, dont voici un extrait :

« - Elle a jadis été une capitale qui luttait victorieusement avec Paris au douzième siècle, quand les comtes de Champagne y avaient leur cour, comme le roi René tenait la sienne en Provence, [...] Les villes se relèvent aussi difficilement que les maisons de commerce de leur ruine : il ne nous reste de Provins que le parfum de notre gloire historique, celui de nos roses, et une sous-préfecture. [...] - Provins a été une capitale ? s'écriait Rogron.

- D'où venez-vous donc? répondait l'archéologue Desfondrilles. Le juge-suppléant frappait alors de sa canne le sol de la ville haute, et s'écriait :

– Mais ne savez-vous donc pas que toute cette partie de Provins est bâtie sur des cryptes ?

– Cryptes!

- Hé! bien, oui, des cryptes d'une hauteur et d'une étendue inexplicables. C'est comme des nefs de cathédrales, il y a des piliers.[...] Rogron revenait enchanté de savoir sa maison construite dans la vallée.»

rue Maufranc, rue Pierre Lebrun

Belle maison de pierre du XIII^e siècle avec ses trois niveaux : salle basse voûtée sur piliers à chapiteaux, RDC surélevé, étage.

rue de l'Ormerie, place du Châtel

Place du Châtel

La *lormerie* désignait le métier concernant les harnais, selles, brides, mors...

Le mot *châtel* désigne ici la cité fortifiée. C'est sur cette place qu'avait lieu eu aux XII et XIII^e siècles une des deux grandes foires provinoises, celle de mai ou foire chaude. La place s'appelait alors « Place des Changes » car c'est là qu'on changeait les monnaies de différentes origines pour les transactions. Sur la place un petit édifice du XIV^e siècle porte la « croix des changes » (restauration récente) à côté du puits féodal profond de 34 m.

Dans un angle, en haut de la rue qui porte son nom et où se trouve, suivant la légende, sa maison natale, subsistent quelques fragments de l'église consacrée à saint Thibault, un sanctuaire construit au XII^e siècle, vraisemblablement sur l'emplacement d'un lieu de culte plus ancien voué à saint Paul ou saint Martin. Cette église possédait deux porches dont l'un recelait un magnifique portail à statues-colonnes, il n'en reste rien sur place, mais on retrouve un élément de statuaire au musée, un autre en remplacement sur la façade de la collégiale Saint-Quiriace, un dernier au musée Pitcairn ... en Pennsylvanie.

La rue Saint-Thibault, autrefois Grande Rue, était jusqu'au XVIII^e siècle, la seule route qui permettait de gagner Paris depuis l'est, la côte était difficile et dangereuse. Dans un autre angle, belle maison à colombages et à quatre pignons, c'est là qu'en 1476 un certain Laurent Garnier, furieux contre un collecteur d'impôt, le tua et fut pour cette raison condamné à être pendu à Paris. « L'Hôtel Savigny », où ont lieu des expositions, fut habité par Lelorgne de Savigny (1777-1851), qui participa, en tant que naturaliste, à l'expédition d'Egypte conduite par Bonaparte. « L'Hôtel des Petits Plaids, » médiéval, est le lieu où l'on rendait la justice, non loin se trouvait l'église Notre-Dame du Châtel, disparue.

Rue Couverte, rue Saint-Jean

maisons de commerces et maisons religieuses

Le très beau bâtiment civil en pierre, aujourd'hui nommé Grange aux dîmes, s'appelait autrefois « Forcadas ». Il date du XIII^e siècle et appartenait aux chanoines de Saint-Quiriace qui le louaient aux marchands de Toulouse lors des foires de Champagne. Il présente deux étages et une grande salle basse voûtée, avec départs de souterrains, nombreux en ville haute, mais qui ne sortent pas de la limite des remparts. Une rue transversale conduit à un collège qui occupe l'emplacement de la puissante abbaye de Saint-Jacques, détruite à la révolution. Plus loin un haut bâtiment est l'hôtel Barbeaux, relevant de la riche abbaye royale du même nom, bâtie près de Melun sur le territoire de Fontaine-le-Port et dont il ne reste rien. A côté quelques arcades sont ce qui demeure des bâtiments du Refuge appartenant à l'abbaye de Preuilly, cinquième fille de Cîteaux, fondée en 1118, dont on voit encore les belles ruines près de Donnemarie-en-Montois. Ces demeures, pied-à-terre urbains de riches établissements religieux situés dans le monde rural, permettaient, entre autres, aux abbayes de mettre sur le marché le produit de leur économie.

Allée des Remparts

Les remparts

On arrive à la Porte Saint-Jean, ainsi nommée parce qu'elle conduisait au faubourg de Villecran où se trouvait une chapelle sous ce vocable. On arrivait de Paris par cette porte, avec son appareil à bossage, c'est l'élément le plus impressionnant des fortifications, il date de la fin du XIII^e siècle et a été modifié au XIV^e par l'adjonction d'un tablier destiné à un pont-levis, ce tablier fut lui-même détruit en grande partie au XIX^e s. pour le faciliter le passage des charrettes, ce qui en reste cache un peu le profil en amande des deux tours de la porte. Elle comportait une herse et des vantaux formant un sas dans lequel on pouvait faire pleuvoir les projectiles.

Les remparts, construits aux XIII^e et XIV^e s, présentent un étonnant catalogue de tours, comme si les architectes avaient voulu tester leurs talents : rectangulaires, semi-circulaires, en angle rentrant, pentagonales, en fer à cheval, en éperon, à un ou plusieurs étages, pleines ... Les fossés profonds n'étaient pas en eau. Une tour conserve son appellation d'origine : la grosse tour d'angle appelée « Tour aux Engins », à proximité on devait ranger les engins de guerre propres à la défense. D'autres noms sont plus récents comme la « Tour aux Oublis » et son mystérieux puits.

Les théâtres

Au début du XX^e siècle Provins dispose d'un théâtre en plein air : le Théâtre Antique de Verdure ou Théâtre des Remparts. Il est inauguré le 10 juillet 1910 avec une représentation de *La Fille de Roland* d'Henri de Bornier. La scène est au pied des murailles, les sièges destinés au public sont établis dans le fossé et sur la contrescarpe. C'est là que se produit une compagnie théâtrale d'étudiants, dont fait partie Roland Barthes, futur célèbre sémiologue, le 5 juillet 1936, dans *Les Perses*, une tragédie d'Eschyle. L'activité du Théâtre des Remparts ne reprendra pas après la guerre 1939-45 ; à la fin des années 1950, on voyait encore le mur qui limitait la scène face au public. Peu après 1960 un nouveau théâtre en plein air sera créé, tout près de l'ancien, mais *intra-muros*, devant la Tour-aux-Engins, lieu consacré, pendant quelques années, à un « festival national d'art dramatique » de qualité. Le 9 juillet 1967 on y joua les *Choéphores* d'Eschyle, le rôle d'Oreste était interprété par Laurent Terzieff et la musique de Milhaud par l'orchestre et les choeurs de l'ORTF, André Malraux se trouvait parmi les spectateurs. Ce second Théâtre des Remparts est désormais dévolu à un spectacle de rapaces dressés.

Face aux remparts, le paysage, sans être bâti, a beaucoup changé en 50 ans, Balzac ne retrouverait plus les « chemins creux, ravinés, meublés de noyers », les sentiers ont disparu, potagers et vergers ont laissé place à la culture céréalière.

Le cimetière

Le cimetière présente les tombes de personnalités intéressantes : celle de Pierre Lebrun (1785-1873), précurseur du Romantisme, Félix Bourquelot (1815-1868), remarquable historien, Caroline Angebert (1793-1880) qui connut Lamartine et tint salon littéraire à l'ombre de Saint-Quiriace. Parmi les belles tombes, celles du médecin et archéologue Maximilien Michelin avec ses colonnes anciennes, celle du « vieux soldat d'Egypte », le dragon Félix François Jénot avec son étonnant visage féminin, enfin, sous le cèdre, la tombe portant simplement l'inscription « Savigny Olympe », en fait celle du savant déjà nommé Lelorgne de Savigny et de sa fidèle compagne Agathe Olympe Letellier de Sainteville, qui mérite notre souvenir par son œuvre caritative.

A la sortie du cimetière le banc dit « des lépreux » n'accueillit jamais ces malades réprouvés. Il a toutefois un lien avec la lèpre : il fut installé vraisemblablement au XVIII^e siècle et il est composé d'un élément de pierre tombale provenant de l'ancienne léproserie de Close-Barbe, à Sainte-Colombe, tout près de Provins.

Rue de Jouy

La porte de Jouy, avec ses tours en éperons, était défendue par deux herses.

L'Hôpital du Saint-Esprit

Fondé vers 1160 par Henri le Libéral, sa première attestation date de 1177, il est desservi par les Frères de Montjoux (chanoines réguliers du Grand Saint Bernard) et possède une chapelle. Dès 1202 ses bénéfices sont captés par les chanoines de Saint Quiriace, le vocable « Saint Esprit » n'apparaît qu'entre 1221 et 1241, les offices y cessent début XVII^e. Transformés en grange, les bâtiments sont ruinés fin XVII^e, sauf la magnifique salle basse voûtée, seul élément authentique subsistant aujourd'hui. Devant, le très ancien « Puits Salé » avec ses singulières rainures. Non loin la Maison de La Madeleine, ancienne possession templière fortifiée, avec son « tourillon ». Dans l'angle d'une maison de la rue de Jouy on trouve réutilisée une épaisse pierre circulaire, il s'agit d'une « pierre de cens », sur laquelle on payait au Moyen Age cet impôt seigneurial.

Afin de gagner l'office de tourisme pour un déjeuner abrité mais venté, itinéraire par l'intérieur de la ville haute :

Rue de la Chapelle Saint-Jean, rue du Vieux Minage, rue de la Citadelle, Vieux Chemin de Paris

Après la pause déjeuner :

Allée des remparts (bis), chemin des Grandes Planches

On passe devant des tours aux noms pittoresques, comme la Tour de la Folle, la Tour Faneron, passant par une poterne, une forte descente nous mène en ville basse, au Trou-au-chat. Jusqu'à une date récente un très ancien sentier passait par l'archère éclatée d'une tour (d'où le nom), c'était le chemin traditionnel pour aller manger les roulées dans les prés le lundi de Pâques. Un duel eut lieu à cet endroit au XIXe siècle entre le poète Hégésippe Moreau et le futur député Victor Plessier.

Biographie d'Hégésippe Moreau

1810 : naissance le 8 avril à Paris de Pierre-Jacques Rouillot, le futur Hégésippe Moreau, les parents, de condition modeste, s'installent à Provins, le père, qui ne l'a pas reconnu, meurt deux ans plus tard.

1822-1825 : le jeune garçon est inscrit sous le nom d'Hégésippe Moreau, comme si on voulait taire ses origines, au collège de Provins et bientôt au séminaire, c'est un brillant élève, il écrit déjà des poèmes.

1826-1829 : il quitte le séminaire et va rapidement manifester des sentiments anticléricaux et antiroyalistes. Il entre à l'imprimerie Lebeau à Provins. Il a 17 ans et rencontre Louise, la fille de l'imprimeur, elle a fait un mariage malheureux et a 8 ans de plus que Moreau. Ce sera le grand amour de sa vie

1830-1832 : en janvier 1830 il part pour Paris, travaille brièvement chez divers imprimeurs, participe à la révolution. Pas de succès littéraire, il ressent premières atteintes de la tuberculose, bientôt sans travail, il mène vie une précaire, c'est d'abord la bohème, puis la misère, mais il entretient avec Louise une correspondance qui, en dépit de quelques interruptions, se poursuivra jusqu'à sa mort.

1833-1837 : en avril 1833 retour à Provins avec des artistes pour jouer un vaudeville de sa composition *A la hussarde*, c'est un succès local, il est accueilli par les Lebeau. Il lance alors une revue en vers satirique, politico-littéraire *Le Diogène*, au bout de 4 mois l'affaire périclitante. Moreau se retrouve endetté et surveillé par la police pour ses textes jugés séditieux. Le 25 août il se querelle, à propos de Louise, avec Victor Plessier, clerc de notaire et futur député, il se bat en duel avec lui le lendemain, à la suite de quoi les Lebeau le chassent. De retour à Paris fin août, il mène à nouveau une vie précaire : maître d'études pour quelques semaines, ensuite chargé d'une revue de presse, il se retrouve bientôt sans emploi ni argent ni domicile.

1838 : en mars, grâce à l'aide restée mystérieuse de quelques amis, il publie enfin *Le Myosotis*, recueil de poèmes et de contes, on en parle avec éloges dans le *National*. Son poème le plus célèbre est « La Voulzie » (nom d'une des rivières passant à Provins), même Baudelaire, critique à l'égard de l'auteur, reconnaît la qualité de ce texte. Mais, après une lettre pathétique à Louise : « Je savais bien que j'étais un vrai poète, comme ils le disent, mais je ne croyais pas l'avoir prouvé clairement jusqu'aujourd'hui. Partagez mon orgueil, ma bonne sainte. Décidément, vous ne vous êtes pas trompée. Vous n'avez pas aimé un misérable, un fou », Moreau entre à l'hôpital quelques mois plus tard et le 19 décembre, il succombe à la tuberculose, à 28 ans. Trois mille personnes assistent à son enterrement. Une rue porte son nom à Provins et une autre à Paris (dans le 18e, près du cimetière de Montmartre).

Le duel du 26 août 1833.

Louis Rogeron publia dans le journal *La Feuille de Provins* du 26 juillet 1884 le récit, du duel qui opposa le 26 août 1833 l'auteur Hégésippe Moreau et Victor Plessier, clerc d'avoué, futur député. Notons que, s'il est fondé sur celui de « témoins oculaires », ce récit est cependant publié près de 50 ans après les faits.

« Le lundi on fut sur pied avec le jour. Le soleil perçant la brume matinale trouva Moreau et ses témoins sur le rempart, près des Grandes-Planches, attendant l'heure de la rencontre. Bientôt le jeune clerc et les siens débouchèrent par le sentier de la Nozaie. L'endroit choisi pour le combat était le fossé des fortifications de la ville, au pied de la haute tourelle du Trou-au-chat : on s'y rendit.

Moreau n'avait jamais tenu une arme de sa vie, afin d'égaliser les chances, on avait décidé qu'on se battrait au pistolet. La place du combat bien arrêtée, les adversaires furent mis en présence. Moreau avait pour témoin son camarade Adolphe Legendre et Sotholin, l'ex-brigadier, qui assistait la veille à la dispute. Son adversaire était accompagné aussi de deux de ses amis, Georges Ruel de Forges et Herman Schérer, un bijoutier de la place du Val.

Au dernier moment Georges Ruel qui, comme tout le monde, croyait que le motif de la querelle avait été une chansonnette innocente, publiée quelques jours auparavant par Moreau dans son journal *Le Diogène*, essaya d'arranger l'affaire, mais il n'y réussit pas. La scène du café n'avait été qu'un prétexte : le véritable motif, connu seulement des deux adversaires, était une question de sentiment, une sorte de rivalité dont une jeune fille, Louise L. (Lebeau), celle qu'Hégésippe dans ses contes appelle sa soeur, la douce *Macaria*, était l'objet. Chez des jeunes gens de vingt ans, c'en était assez pour que des deux côtés on se crût engagé à ne pas faire la moindre concession et ce fut dans cet esprit que toute proposition d'arrangement fut repoussée.

La diplomatie n'ayant pas réussi, Georges Ruel dénoua les pourparlers en disant :

- Voyons, Messieurs, donnez les pistolets et veuillez compter les pas.
- Combien ? dit l'ex-brigadier.
- Quinze, répondit avec précipitation l'adversaire de Moreau, je n'y vois pas plus loin (en effet, il était déjà très myope).

Sotholin compta froidement jusqu'à quinze, puis ajouta :

- Quand vous voudrez, Messieurs.

Les combattants allèrent se placer, Moreau du côté du talus du fossé, le jeune clerc au pied de la tourelle d'enceinte. Un moment solennel se passa. L'ex-brigadier frappa dans ses mains : 1...2...3. Au dernier mot les deux détonations retentirent, les balles sifflèrent. Moreau fut frôlé à l'épaule. Quant à sa balle à lui elle s'aplatit sur le mur à quelques centimètres de la figure de son adversaire.

Quand la brume fut dissipée, les combattants, qui avaient bravement essuyé le feu et étaient restés impassibles à leur place, s'avancèrent l'un vers l'autre, le clerc tendit la main à Moreau en lui disant : « «L'insulte que vous m'avez faite est suffisamment effacée par cette rencontre, je n'ai d'ailleurs jamais douté de votre courage. » » Moreau serra la main qu'on lui tendait, sans répondre, et s'éloigna avec ses témoins. »

boulevard d'Aligre

Le Durteint

On passe le Durteint, petite rivière dont les crues furent pourtant dévastatrices par le passé, comme en témoignent les *Mémoires* de Claude Haton pour l'année 1570 :

« renfla laditte eau contre les murailles de laditte ville d'une telle impétuosité qu'elles rompirent en trois endroictz si largement que laditte eau print son cours par dedans la vallée dudit Prouvins, qui en emplit les caves, botiques et chambre basses des maisons, en certains endroictz la haulteur de huict, dix, douze et quinze piedz [...], et environ vingt-cinq personnes de nayez qui morurent en leurs maisons dedans l'eau, leurs maisons acablée sur eux. »

Le couvent des Cordelières

Au nord, ancien couvent des Soeurs Mineures – les Cordelières- fondé au XIII^e s. Les visites de leurs frères Cordeliers, les Franciscains, qui possédaient une grande abbaye au cœur de la ville basse, furent l'occasion de plaintes et de scandales au XVII^e s. dont un libelle se fit l'écho : le *Factum pour les religieuses de S. Catherine-lès-Provins contre les Pères Cordeliers*, 1668, sans nom d'auteur, en fait c'était d'Alexandre Varet (1632-1676), grand vicaire de l'archevêque de Sens Gondrin de Pardaillan. Les Cordeliers répondirent l'année suivante par un autre libelle *Toilette de*

M. l'Archevêque de Sens.

En 1592, mettant le siège devant Provins, Henri IV s'établit au couvent des Cordelières, là il manque d'être tué par un boulet de canon parti des remparts de la ville. S'enquérant des tireurs, il apprend qu'il s'agit du canon des vignerons, il s'écrie alors : « Ventre Saint-Gris, quels vignerons ! » Plaisante anecdote rapportée par Touchard Lafosse dans son *Histoire des environs de Paris*, 1836, toutefois un peu suspecte, car dans des circonstances analogues, lors du siège de Sens en 1590, Henri IV manque aussi d'être tué, s'interroge également sur le canon et une fois informé s'écrie déjà : « Ventre Saint-Gris, quels sabotiers ! », ce que rapporte Aristide Guilbert dans son *Histoire de villes de France*, 1845.

Le couvent des Cordelières fut transformé en Hôpital Général jusqu'à la seconde moitié du XXe s et reçut la visite de Mérimée qui contribua à sauver les galeries du cloître. Il renferme le précieux monument funéraire du cœur du comte Thibaut V (XIIIe s.), conservé autrefois au couvent des Dominicains.

rue des prés

Les roses de Provins

On passe devant la Roseraie, bien aménagée sur une vaste superficie . La légende veut que le comte de Champagne Thibaut IV ait rapporté de croisade en 1240 la rose de Damas qui deviendrait la rose de Provins. Indépendamment de cette légende, Provins était connu pour ses roses aux vertus médicinales, c'était le présent traditionnel aux souverains lors de leur entrée dans la ville. Tombés en désuétude, les produits issus de la rose furent remis à la mode au XXe siècle et font l'objet d'un actif petit commerce : confitures, confiseries ...

Rue de la Nozaie, rue des Blancs Manteaux, rue des Culs tout nus, rue de la Pierre ronde

Des ruelles

On retrouve le Durteint que franchit l'ancien Pont aux aveugles, on longe ensuite le mur derrière lequel se trouvait le couvent des Frères Prêcheurs, les Dominicains, fondé au XIIIe. Un peu plus loin le Lavoir noir, où oeuvrèrent les lavandières jusqu'au milieu du XXe s. Une série de ruelles parallèles remonte jusqu'à la rue Saint-Thibault, à laquelle elles sont perpendiculaires. Il est possible que ces longues et étroites bandes de terrain descendant jusqu'au Durteint soit des traces des « tiroirs », ces endroits où l'on étirait les draps de laine après le foulage, industrie florissante à Provins au Moyen Age.

La singulière dénomination « Rue des Culs tout nus » n'est ni le rappel des étuves médiévales qui se trouvaient ailleurs dans Provins ni celui des prostituées dont l'activité, courante dans une ville commerciale, s'exerçait plutôt en ville basse comme en témoigne « la Rue Pute Muce ». En fait cette rue n'est qu'un sentier herbeux propice aux fleurs sauvages dont le colchique, or cette fleur bien connue est désignée par diverses formes populaires : tue-chien, veillote, veilleuse, et aussi cult-tout-nu, comme l'attestent, entre autres, Littré dans son *Dictionnaire de la langue française* et Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

La rue de la Pierre Ronde, quant à elle, tire son nom de la grosse « pierre de cens » qui se trouve à son sommet, analogue à celle qu'on a vue rue de Jouy, on payait sur celle-ci les cens seigneuriaux de la paroisse de Saint-Pierre (église détruite)

rue Saint-Thibault, grimpon du Porc-épic, rue du Collège

Le panorama sur la ville basse permet d'apercevoir les clochers de l'Hôtel-Dieu, de l'église Sainte-Croix, de Notre-Dame-du-Val, de Saint-Ayoul. Si l'on considère toutes les églises déjà citées et toutes celles dont il ne reste rien, on ne manquera pas de noter la forte présence religieuse dans le Provins d'autrefois, avec notamment l'implantation de deux couvents d'ordres mendians témoignant de l'opulence de la ville.

Le palais comtal (aujourd'hui lycée Thibaut de Champagne)

Un pignon avec deux fenêtres est ce qui reste de la grande salle (*aula*) du palais comtal d'Henri le

Libéral (XIIe s), qui possédait un palais similaire à Troyes. A côté subsiste l'exceptionnelle chapelle palatine du comte. Autour de son épouse Marie de Champagne, fille du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine, se réunissait une brillante cour littéraire parmi lesquels le fameux romancier Chrétien de Troyes. Suivant la légende, Thibaut IV, au siècle suivant, aurait eu depuis ces fenêtres la vision d'une sainte l'incitant à fonder le couvent des Cordelières.

Un changement de perspective permet d'apercevoir la cour du lycée et un autre imposant bâtiment. Il s'agit de la deuxième grande salle du palais voulue par le comte Thibaut IV au XIIIe s, ses volumes et sa hauteur sont bien conservés. Thibaut IV lui-même, qui fut aussi roi de Navarre, était un poète très apprécié.

La collégiale Saint-Quiriace

Du même endroit on voit l'église Saint-Quiriace, bâtie au XIIe s et desservie par un collège de chanoines. Si le choeur est impressionnant, les fonds ayant manqué, la nef ne fut jamais construite. Elle eut subir bien avanies au XVIIe s : effondrement du clocher, disparition du vitrail de la grande rose dans une tempête, incendie et effondrement. C'est après ce dernier accident qu'on décida de construire un dôme. Le plan intérieur trahit l'influence de la cathédrale de Sens. Autour de la collégiale se trouvait les demeures privées des chanoines, les maisons canoniales, dont seules trois subsistent.

rue du Palais

On voit la façade aux baies ornées de « La Maison romane », seul témoignage d'un habitat civil remontant au XIIe s. à Provins, c'est aujourd'hui le Musée de Provins et du Provinois. Non loin de là se trouvait le quartier juif de la ville haute.

rue des Beaux-Arts, place Saint-Quiriace, sentier du Rubis, rue Saint-Nicolas

Passant devant le portail latéral sud de Saint-Quiriace, on emprunte le sentier herbu du Rubis, qui serpente sous la maison ayant appartenu à Caroline Angebert et au pied des bâtiments récents du lycée. C'est là que furent découvertes les tombes mérovingiennes. On rejoint la rue Saint-Nicolas du départ.

Merci aux courageux visiteurs de leur attention. Patrice

Principales références bibliographiques

Félix BOURQUELOT, *Histoire de Provins*, tomes 1 et 2, Paris-Provins, 1839-1840.

Marquise de MAILLE, *Provins. Les monuments religieux*, tomes 1 et 2, Paris, 1939.

Jean MESQUI, *Provins. La fortification d'une ville au Moyen Age*, Paris, 1979.

Jean MESQUI, « Le palais des Comtes de Champagne à Provins », *Bulletin monumental*, Paris, 1993.

Robert-Henri BAUTIER, « Provins et les foires de Champagne », *De l'histoire de la Brie à l'histoire des réformes : mélanges offerts au chanoine Michel Veissière*, Paris, 1993.

François VERDIER, *L'aristocratie de Provins à la fin du XII^e siècle*, Provins, 2016.

Octave VIGNON, *Hégésippe Moreau, sa vie, son œuvre*, tomes 1 et 2, Provins, 1966.

Plusieurs articles (auteurs divers) des *Bulletins de la Société d'Histoire et d'Archéologie de l'arrondissement de Provins (SHAAP)*.